

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Sébastien Dulude**

Rachel Leclerc

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2015). Compte rendu de [Sébastien Dulude]. *Lettres québécoises*, (159), 45–45.

SÉBASTIEN DULUDE

**Ouvert l'hiver**

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2015, 80 p., 19,95 \$.

## Le sentimental homme des neiges

Si vous « googlez » le nom de Sébastien Dulude, votre ordinateur vous proposera de regarder quelque chose que vous n'attendiez pas. N'ayez crainte : c'est une performance, non une exhibition. Les poèmes de cet homme né en 1976 sont beaucoup plus sages, disons moins transgressifs. Ils rappellent un certain Québec qui a évolué loin de la métropole et a gardé la mémoire des saisons.

**S**ébastien Dulude vit tantôt à Montréal et tantôt à Trois-Rivières, où il a vu le jour. Habitué des performances poétiques et du Festival international de poésie, il a reçu le prix Jean-Lafrenière-Zénob, du nom du fondateur du célèbre bar où se produisent les poètes depuis très longtemps. Il est aussi l'auteur d'un essai sur l'esthétique de la typographie chez le regretté poète-éditeur Roland Giguère. Et il commente les poètes des nouvelles générations dans *Lettres québécoises*.

Même s'il y est souvent question du dehors, son second recueil de poèmes, *Ouvert l'hiver*, met en place une atmosphère toute privée. Les textes prennent peu d'espace sur la page et évoquent des paysages gelés, des routes traversant une ville de province où l'on ne croise personne, des maisons à moitié enfouies sous la neige et des calorifères qui surchauffent. Les strophes sont minimalistes, « glaciales dans leur forme et chaudes dans leur langue », nous apprend le communiqué.

C'est l'histoire d'un mouvement vers l'autre dans un lieu innommé, c'est la volonté d'un échange, une invitation, une porte ouverte. Mais c'est avant tout le grand besoin de chaleur intérieure : une histoire humaine vieille comme le monde. « Le foyer est entrouvert/le bois frère est usé/l'hiver balaie les cendres » (p. 10).

### L'homme à la fenêtre

Ces poèmes pourraient illustrer la vie aussi bien dans les steppes d'Anatolie que dans un village québécois. Sébastien Dulude a choisi une écriture qui convient au sujet. Une écriture « avec pas d'style », oserais-je dire. Les premières pages nous plongent dans l'austérité des lieux, sous un ciel sans états d'âme. « Un champ de nuages/et ce poème blanc/comme un réfectoire » (p. 15). Puis quelqu'un s'amène dans ce froid sec, et l'échange va commencer. « Ton manteau est ouvert /j'ai froid de te voir/ tu portes l'hiver comme un gant » (p. 19). Mais il faut de l'énergie, il faut des calories, et le narrateur qui traverse ces journées glaciales se retrouve parfois figé, dénué de toute capacité : « flambant nu sur le plancher/j'écoute la maison gémir » (p. 21). Presque chaque fois qu'il sera mis en scène, on le retrouvera dans le rôle de celui qui subit. « Tombé de fatigue et de vin chaud/je me suis coupé au visage » (p. 22). Ici, nous ne sommes pas dans l'hiver d'autrefois, où une Maria Chapdelaine attendait le retour de son cavalier, de son homme aimé. Non, ici c'est la fille qui part et qui revient pendant que l'homme reste posté à la fenêtre. « Je pose les doigts contre un châssis qui siffle son air froid/j'attends:/dehors tu passes en courant » (p. 31). Ou bien : « Je t'aperçois par le carreau » (p. 32).



SÉBASTIEN DULUDE



### Le décor comme personnage principal

Dulude consacre beaucoup de ses efforts aux lieux et à l'atmosphère, à la posture plutôt qu'à l'émotion de ces deux âmes destinées à se tenir côte à côte ou à s'éloigner, chacun de son côté de la vitre, lui au-dedans et elle au-dehors. D'où peut-être le qualificatif de « glaciales » accolé à ces petites pièces poétiques.

Pourtant il s'est passé quelque chose puisque l'homme avoue, après avoir quitté son poste d'observation : « Je reviens de chez toi en sueur /les tuyaux ont gelé/je m'endors sur le comptoir » (p. 35). Ensuite, c'est une histoire de couple, à temps plein ou à temps partiel et qui se déroule chez elle ou chez lui. « Tu me dis avoir enlevé toute la neige/et cuisiné des fèves noires et des biscuits » (p. 38). Les vers sont plus longs parce que la vie s'est installée, l'amour a (eu) lieu, le va-et-vient d'une maison à l'autre est devenu coutumier. Mais « Je » sera encore une fois le délaissé : « Tu n'es plus ici tu ne bourdonnes plus partout » (p. 45). Il sera aussi le fiévreux, à nouveau le subissant, il sera malade de l'hiver ou malade d'amour, on ne sait. « Tu dances à moins quinze/tandis que j'ai la nausée » (p. 47). Étrange comme il n'est pas né pour l'hiver, celui-là, et il l'admet volontiers : « Je ne sais pas garder la chaleur » (p. 51). Pourtant il veut en être, de l'amour et de la saison, il est touchant de volonté, comme une graine plantée dans un jardin et qui veut pousser, qui se donne du mal, qui jamais ne lâche prise.

### Ne pas se contenter d'être cela

Ce livre est peut-être aussi l'histoire d'un homme qui combat sa propre nature ou qui veut la plier à son désir, qui refuse à l'amour le droit de ne pas s'accomplir. L'hiver est fait pour cela : nous mettre à l'épreuve. Une fois la femme en allée, le temps froid aussi est terminé. Lui, l'homme, il est celui qui restera, qui regardera passer d'autres saisons après cet amour — un amour « pauvre », ainsi qu'il l'admet. « Toutes les tempêtes ont cessé/le ciel a repris la maison/ma peau retombe en menus flocons du plafond » (p. 57). Dans la solitude et l'absence, une fois le printemps revenu, il rêvera de verdure et de réchauffement. Or bientôt les vignes rampantes du sommeil se font « étouffantes », et l'homme est « incapable de bouger dans une nuit ivre et opaque » (p. 64). Il ne lui reste plus qu'à signifier son congé à l'amoureuse, qui est déjà partie de toute manière, et à la tenir à distance. On devine que cette femme ne méritait pas toute cette attention. Habituelle réaction de survie lorsque la relation vire à l'échec. Peut-être que le retour de l'hiver, au fond, sera nécessaire pour que renaissent le désir et l'amour avec un autre personnage venu du froid.